

Fabriquer des ruines

Textes écrits par Guillaume Barborini & Marianne Mispelaëre.

Ils font partie de la pièce Fabriquer des ruines,

et ont été diffusés à l'occasion de l'exposition Formes Brèves, autres, 25. FRAC Lorraine. Metz. 2012.

Corpus classé en 6 catégories non-exhaustives : préambule, proposition, situation, perspective, schéma, photographie.



Fabriquer des ruines.

préambule

Déconstruire le texte comme amorce, comme élan initial.

Ne faire table-rase que pour élargir le champ des possibles et pour motiver ces possibles.

Envisager la déconstruction comme une forme construite particulière.

Déconstruire pour reconstruire et construire sur cette construction nouvelle.

Continuer à construire. Construire jusqu'à la déconstruction. Encore.

Générer un mouvement ample et cyclique où chaque point d'arrivée est un nouveau moyen de tendre vers d'où l'on vient. Tourner en rond sans se mordre la queue.

Aller et venir jusqu'à confondre les contraires.

Mettre en pratique un paradoxe.

Fabriquer des ruines.

proposition n°1

Nous amorçons un processus créatif à partir du postulat selon lequel, et contre l'usage commun, le texte ne serait pas un outil permettant la matérialisation de pensées mais une matière première malléable, triturable, dont le façonnage génèrerait de la pensée.

Ce postulat étant précisément la matérialisation de l'idée selon laquelle le texte n'est pas la matérialisation d'une idée : il est la négation même du concept qu'il expose.

0. **Brunir** des aquifères. 1. Rendre brun **des** aquifères. 2. Rendre brun plusieurs **aquifères**. 3. Rendre brun plusieurs formations géologiques perméables où s'écoule une nappe d'eau souterraine. 4. Faire devenir **brun** plusieurs formations géologiques perméables où s'écoule une nappe d'eau souterraine. 5. Faire devenir de couleur jaune sombre tirant sur le noir **plusieurs** formations géologiques perméables où s'écoule une nappe d'eau souterraine. 6. Faire devenir de couleur jaune sombre tirant sur le noir un nombre indéfini de **formations** géologiques perméables où s'écoule une nappe d'eau souterraine. 7. Faire devenir de couleur jaune sombre tirant sur le noir un nombre indéfini de couches de terrains **géologiques** perméables où s'écoule une nappe d'eau souterraine. 8. Faire devenir de couleur jaune sombre tirant sur le noir un nombre indéfini de couches de terrains qui ont rapport à la géologie, **perméables** où s'écoule une nappe d'eau souterraine. 9. Faire devenir de couleur jaune sombre tirant sur le noir un nombre indéfini de couches de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où **s'écoule** une nappe d'eau souterraine. 10. Faire devenir de couleur jaune sombre tirant sur le noir un nombre indéfini de couches de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où se répand une **nappe d'eau** souterraine. 11. Faire devenir de couleur jaune sombre tirant sur le noir un nombre indéfini de couches de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où se répand une grande étendue d'eau tranquille **souterraine**. 12. **Faire devenir** de couleur jaune sombre tirant sur le noir un nombre indéfini de couches de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où se répand une grande étendue d'eau tranquille qui est sous terre. 13. Mettre dans un état de **couleur jaune** sombre tirant sur le noir un nombre indéfini de couches de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où se répand une grande étendue d'eau tranquille qui est sous terre. 14. Mettre dans un état qui est de la couleur commune au citron **sombre** tirant sur le noir un nombre indéfini de couches de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où se répand une grande étendue d'eau tranquille qui est sous terre. 15. Mettre dans un état qui est de la couleur commune au citron **tirant sur** le noir **tirant sur** le noir un nombre indéfini de couches de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où se répand une grande étendue d'eau tranquille qui est sous terre. 16. Mettre dans un état qui est de la couleur commune au citron ayant une certaine ressemblance avec le **noir** ayant une certaine ressemblance avec le **noir** un nombre indéfini de couches de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où se répand une grande étendue d'eau tranquille qui est sous terre. 17. Mettre dans un état qui est de la couleur commune au citron ayant une certaine ressemblance avec la couleur noire ayant une certaine ressemblance avec la couleur noire un **nombre** indéfini de couches de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où se répand une grande étendue d'eau tranquille qui est sous terre. 18. Mettre dans un état qui est de la couleur commune au citron ayant une certaine ressemblance avec la couleur noire ayant une certaine ressemblance avec la couleur noire une quantité indéterminée **indéfinie** de couches de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où se répand une grande étendue d'eau tranquille qui est sous terre. 19. Mettre dans un état qui est de la couleur commune au citron ayant une certaine ressemblance avec la couleur noire ayant une certaine ressemblance avec la couleur noire une quantité indéterminée dont les limites ne peuvent être déterminées de **couches** de terrains qui ont rapport à la géologie et qui peuvent être pénétrées ou traversées par un liquide, où se répand une grande étendue d'eau tranquille qui est sous terre. 20. Mettre dans un état qui est de la couleur commune au citron ayant une certaine ressemblance avec la couleur noire ayant une certaine ressemblance avec la couleur noire une quantité indéterminée dont les limites ne

proposition n°2

Dire que l'écriture et la lecture d'une langue résultent de la permutation linéaire de lettres, c'est-à-dire un nombre limité de caractères sommaires constituant un alphabet, est une intéressante banalité.

À partir de celle-ci, nous nous proposons de remettre en cause les lettres en tant que particules élémentaires pour les considérer comme transitoires. Pour ce faire, nous pouvons sans doute fractionner chacune d'entre elles en quelques éléments basiques de géométrie : le point, la ligne droite et la ligne courbe.

Dès lors, nous nous apercevons, ou nous imaginons, que les multiples combinaisons de ces trois éléments permettent non seulement de reconstruire l'alphabet que nous connaissons mais également d'en créer bien d'autres. Ils sont des outils permettant des représentations du monde à des niveaux et dans des domaines divers.

Notre alphabet n'est alors plus un fondement dans l'existence physique d'une langue mais une possibilité, une combinaison particulière. *Un mot étant une combinaison particulière de combinaisons particulières, une phrase une combinaison particulière de combinaisons particulières de combinaisons particulières.*

Nous pouvons peut-être en conclure que le texte que nous lisons en ce moment est construit d'une part sur ce principe de l'alphabet que nous connaissons et utilisons, mais il peut tout aussi bien être considéré comme l'application d'une équation mathématique, comme une image, une codification quelconque, ... Ou encore comme plusieurs textes superposés écrits dans des alphabets inconnus et dont la superposition produirait accidentellement un texte dans notre alphabet.

proposition n°3

Prenons un mot quelconque. De sa définition nous obtenons d'autres mots. Ces mots peuvent être à leur tour définis par d'autres, qui possèdent eux aussi une ou plusieurs définitions. Nous poursuivons ces manipulations jusqu'à épuisement des possibilités, ce qui correspond à l'étape où un terme ne peut plus se définir que par d'autres termes déjà présents.

Maintenant extrapolons en supposant, parce que nous en avons l'envie ou l'intuition, que d'un mot et de ses définitions successives, nous convoquons systématiquement une langue dans sa globalité. C'est-à-dire que chaque terme est connecté plus ou moins étroitement à tous les autres. La langue serait alors un équilibre précaire et cohérent comme peut l'être le monde que nous habitons, la suppression d'un terme signifierait la remise en question de cet équilibre, une rupture dans les liens qui unissent les mots entre eux, l'éclatement d'une langue. Les mots sont le lien entre les mots. Chaque terme précéderait ainsi la langue dont il fait partie.

De mots qui appelleraient la langue entière, nous imaginons maintenant le processus inverse, la réciproque. Peut-on résumer une langue à un seul mot ? À cette question et au regard du raisonnement qui la précède, nous conjecturons que chaque terme condense la langue qui le contient, puisque chaque terme est susceptible d'inviter cette langue en entier. Par extension, chaque mot peut signifier chaque notion et chaque fait. Plus exactement, chaque mot est un réceptacle dans lequel nous pouvons projeter toutes les significations, ces dernières devenant interchangeables.

De là, nous sommes peut-être en mesure de remettre en cause notre considération d'un lien immuable entre un mot et sa signification. Nous pouvons ainsi les soustraire l'un à l'autre, les faire fonctionner de manière autonome. Déconnecter le mot et le langage.

proposition n°4

Nous nous imaginons face à une phrase exprimant une contradiction. Cette phrase est légitime en tant que phrase dans la mesure où elle se compose d'une succession de caractères obéissant aux règles de grammaire qui régissent notre langue. Cette phrase est communicable par voie écrite ou verbale mais ne peut évoquer qu'elle-même puisque, ce que la logique grammaticale tolère dans le cas présent, le réel ne l'autorise pas. En cela nous parlons de contradiction. C'est-à-dire que la phrase qui nous intéresse ne peut être ni le commentaire d'un événement quelconque prenant place dans le monde que nous habitons, ni son protocole d'élaboration.

La contradiction, ou le paradoxe, est alors le meilleur moyen pour le texte de s'affranchir du réel, d'exister pour et par lui-même, souverain et autonome, fondamental. La phrase dont nous parlons peut potentiellement devenir une expérience qui poserait certaines bases permettant l'élaboration conceptuelle de nouveaux mondes. Des réalités conceptuelles...



Un homme marche à travers les plaines.

– Ce fut la première phrase que j'écrivis, c'était il y a longtemps et ce fut la seule. Dès lors mon travail d'écrivain commença. Je compris d'abord avec une rationalité appliquée que chaque texte était un mensonge, ensuite, que tenir compte de ce constat était une bêtise. Chaque mot émergeait d'un acte poétique qui consistait à transposer une portion infiniment complexe choisie du réel en une succession limitée de caractères. S'offrait alors la possibilité pour tout un chacun de combiner plusieurs termes pour générer des visions du monde.

Je pris conscience par la suite que chacune de ces visions constituait en fait un monde à proprement parlé, une vérité du sensible. Dans l'espace particulier du texte, je pouvais décider de m'affranchir de la gravité, de la matière, du temps, de la logique... La phrase que j'avais écrite laissait une trace perceptible, physique dans le monde réel, tout du moins sur une feuille de papier constitutive de ce réel. Le support étreignait mes mots, ils étaient contraints au concret, ce qui constituait l'obstacle majeur de mon entreprise littéraire. J'annihilais ma considération du support.

Depuis, le texte n'a pour moi de sens que dans un référentiel particulier duquel il est l'élément exclusif et global. *Un homme marche à travers les plaines.* Je peux relire cette phrase de jadis sans que celle-ci ne génère l'image mentale d'un homme, ou d'une marche, de plaines, d'herbe, de ciel,... Ma lecture n'est plus conditionnée par ma présence et ma captation du monde mais est un acte fondamental, une expérience autarcique. Je lis, et cette pratique de lecture constitue l'ensemble de mon travail d'écrivain. La contradiction est la seule règle à respecter.

situation n°2

– J’ai longtemps et beaucoup écrit. Sur une chaise devant un bureau dans une chambre. J’écrivais ce qui se passait en moi quand je regardais ce qui se passait dans le monde qui était tout autour de moi. Mes écrits existaient concrètement sous forme manuscrite ou imprimée et un constat s’imposait : j’avalais le monde mais ne le touchais pas.

J’ai alors voulu arrêter d’écrire sur des feuilles de papier, sur des écrans d’ordinateurs. Ce mouvement fluide ou saccadé du texte qui se forme, je l’ai prolongé autre part. Je l’ai déployé dans l’espace. Ici, partout, commençait ma littérature. J’abandonnais les carnets et le stylo-bille, les logiciels et les polices de caractères, mon oeuvre s’écrivait et se publiait simultanément dans un geste mystérieux, unique et souverain, universel. Le terme même d’écriture et son champ lexical entier devenaient approximatifs tant j’étais allé au-delà.

Ce que j’écris aujourd’hui modifie le monde de manière systématique et instantanée. J’écris sur un monde que je modifie et j’écris sur ces modifications qui me modifient à leur tour. Que, dans l’ordre des choses, le monde soit arrivé avant moi est une évidence, de jour en jour je le crée pourtant chaque fois un peu plus. Nous nous façonnons mutuellement et dans cette réciprocité des rapports nous ne ferons bientôt plus qu’un.

Je serai le monde. Mon écriture s’écrira sur elle-même. Absolue.

BRIN RUSÉ D'AQUIFÈRES
BRIN D'AQUIFÈRE RUSSE
BRINS D'AQUIFÈRE RUSÉ
BRISQUARD EN FURIE SE
BRISQUARD EN IF SE RUE
BRISQUARD EN IRE FUSE
BRISQUARD EN RUES FIE
BRISQUARD EN RU SE FIE
BRISQUARD FÉRU SE NIE
BRISQUARD FREINÉ SUE
BRISQUARD INFÈRE SUE
BRISQUARD INFÈRE USE
BRISQUARD NEUF SÉRIE
BRISQUARD NIÉ REFUSE
BRISQUARD NU FERIÉ SE
BRISQUARD RENIÉ FUSE
BRISQUARD USÉ FREINE
BRUNIR DES AQUIFÈRES
BRUSQUERIE D'ARE FIN
BRUSQUERIE D'ERS AFIN
BRUSQUERIE D'ERS FIN A
BRUSQUERIE D'IF RAS NE
BRUSQUERIE FENDRA SI
BRUSQUERIE FRISA D'EN
BRUSQUERIE IN DE FARS
D'ARQUEBUSIER IN SERF
D'ERREUR QUI BASE, SNIF
D'IN BRUSQUERIE FRASE
DRESSEUR BRIQUE AFIN
DRESSEUR FINI BRAQUE
DRESSEUR FRIQUÉ BINA
DRESSEUR IN FABRIQUE
DRESSEUR NAÏF BRIQUE
DURS À BRIQUE NÉE, FRIS
EN BRUSQUERIE D'IF RAS
ERREUR BANQUE D'IFS SI
ERREUR BASQUE, NID, IFS
ERREUR BASQUE, NIDS, IF
ERREUR BISQUE, FIN D'AS
ERS À BRIQUE DRUE, SNIF
FABRIQUER DES RUINES
FAN D'ERREUR BISQUE SI

FAS NI D'ERREUR BISQUE
FEU BRISQUARD INSÈRE
FEU BRISQUARD RÉSINE
FEU BRISQUARD SEREIN
FEU BRISQUARD SERINE
FER D'ARQUEBUSIERS NI
FER IN D'ARQUEBUSIERS
FER, NID À BRIQUE RUSSE
FIER BRISQUARD EN USE
FIER BRISQUARD NE SUE
FIER BRISQUARD SE NUE
FIER BRISQUARD SUE EN
FIN DRESSEUR A BRIQUÉ
FIN DRESSEUR RABIQUE
FIN DRESSEUR REBIQUA
FINS ERS À BRIQUE DRUE
FIN ERS D'ARQUEBUSIER
FINE BRUSQUERIE D'ARS
FINS, D'ERREUR BASE QUI
FREINS D'ARQUEBUSIER
IRE D'AQUIFÈRES BRUNS
NEF, RISS À BRIQUE DRUE
NI BRUSQUERIE DE FARS
NI SERFS À BRIQUE RUDE
QU'EN BREF RAIDISSEUR
RÉ D'AQUIFÈRE BRIN SIS
RÉ D'AQUIFÈRES BRUNIS
SA FIN D'ERREUR BISQUE
SERFS À BRIQUE RUDE IN
SIR, NEFS À BRIQUE DRUE
SI SERFS À BRIQUE DRUE
SNIF, ERS À BRIQUE DRUE
UN BRISQUARD FERIÉ SE

situation n°3

– Ceci est une histoire, comme l'est toute succession de lettres et comme l'est tout le reste. Certains parleront d'un monde quelque part, moi je sais aujourd'hui que ce monde est une projection de l'histoire, un dommage collatéral en quelque sorte. L'histoire est un texte que l'on peut lire, écrire ou penser. Affirmer que l'on vit l'histoire serait inexact à mon sens, nous vivons à l'intérieur de l'histoire. Cette vérité acceptée, il faut alors prendre conscience de tout ce qu'elle implique et noter au passage que cette prise de conscience est elle-même une histoire, c'est-à-dire un texte. Texte que nous croyons formuler au regard de notre perception du monde mais qui est, à l'inverse, générateur de cette perception.

Ce qui en découle est simple et terrible. La vie est une des conséquences de l'exercice littéraire. L'autre conséquence, plus sournoise, étant justement la négation par la littérature du rapport de cause à effet qu'elle-même met en place, par essence. La notion d'existence, bien qu'étant concevable de manière autonome — et c'est là toute l'ingéniosité de l'artifice — n'a de sens qu'en étant tributaire de la notion d'écriture. En somme nous ne vivons pas, nous écrivons.

J'ai alors logiquement et littéralement cessé d'être le jour où j'ai choisi de devenir écrivain. Les choses se sont transformées en ce qu'elles étaient profondément, des illusions. J'ai lu, entre les lignes du réel, les lignes de texte et depuis lors je les complète. J'écris l'histoire qui m'inclut et me crée. Je m'écris.

situation n°4

– J’ai commencé par écrire une phrase. Avec un stylo et avec mon écriture.

Cette phrase, je la retrouvais par la suite, tracée par la main d’un autre, autre part. Les mots étaient identiques, placés dans le même ordre, la graphie seule différait. Je me demandais si cet autre, inconnu, m’avait suivi ou bien précédé dans l’écriture, recopié peut-être. Il apparut très vite qu’aucun lien ne reliait nos deux phrases, il y avait là une coïncidence.

J’ai relu ces phrases, encore et encore, la sienne et la mienne, les deux identiques que je lisais, prononçais, comprenais pareillement mais quelque chose changeait. Plus exactement, quelque chose se mit à changer. Les similitudes passèrent de l’évidence à la norme, puis à l’invisibilité. Les différences apparurent et me frappèrent de plus en plus. *Brûlure* et *brûlure*. Les mots étaient les mêmes sans aucun doute. Et pourtant, progressivement, leurs significations s’écartaient. Le sens se résorbant, la forme devenait le fond.

L’espacement des mots, la courbure des lettres, la profondeur de l’encre, la pression des doigts, la moiteur de la peau, le mouvement du poignet ; tout cela devenait perceptible et signifiant. Sa phrase et la mienne finirent par aller bien au-delà d’elles-mêmes ; elles allaient en nous, nous pénétraient pour mieux nous dévoiler. Elles nous perçaient à jour.

Nos mots ne traduisaient plus seulement nos pensées, mais notre attachement à ces pensées, l’intensité de nos convictions, nos angoisses, ... Je compris qu’écrire était une duperie.

Aujourd’hui, je fuis l’écriture pour m’empêcher — pour l’empêcher, elle — de parler de moi à travers elle. Je ne touche plus de stylo, trop effrayé à l’idée de générer un sens qui m’échapperait, que je ne maîtriserais pas. J’ai peur d’être un texte.

– Face à ce paysage inconnu je tremble.

Les contours qui tracent la limite de *ce que je suis* se fissurent. *Ce que je suis* est mis en péril dans son équilibre instable. Ma compréhension du monde est désormais riche d'une nouvelle image. Etoffée de l'image de ce paysage dont j'ai fait l'expérience, qui s'installe en moi et s'imprime tel qu'elle est : une image vécue plutôt qu'une image vue.

Un paysage tombé en moi.

– Marcher longtemps vers la nuit violette surplombant la ville.

Dormir en marchant. Être complètement et simplement absorbé par la marche à tel point qu'on croit dormir. Se sentir vide de sentiments vide de raison, vide de but vide de rêves. Construire au fur et à mesure un autre espace, dont le noir est encore plus dense que la nuit, un terrain vague mental dans lequel je m'enfonce.

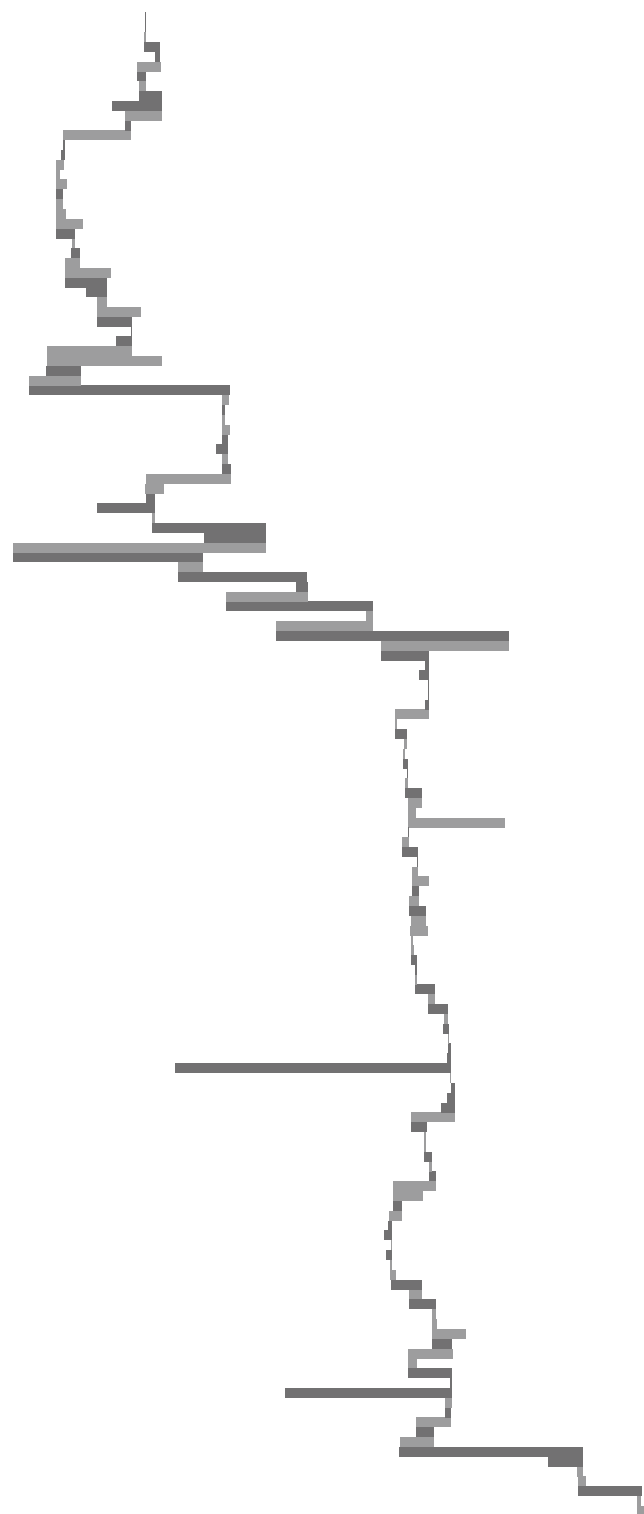
Je suis un homme seul qui marche vers la ville. Soudainement surpris par son propre susurrement. Une phrase est dite. Pourquoi. Comment. Je ne me souviens pas avoir pensé. Je n'étais je crois, qu'un corps qui marche, alors que je suis un homme seul. Puissamment *seul*.

Une phrase est dite. Par quoi et comment a-t-elle été motivée et construite, si ce n'est pas par un cheminement conscient de ma raison ? Suis-je incapable de désertier l'espace du raisonnement ? *Ce que je suis* ne peut-il se figer ? Sais-je ne plus vibrer ?

Cette phrase parle de ce paysage devant lequel je me suis tenu tout à l'heure. Il n'en est pas le sujet mais la compose en tant que trace — si je n'avais pas vécu cette image, si elle ne faisait pas partie de moi, je ne pourrais pas dire cette phrase.

La phrase parle aussi de plusieurs autres choses. De différentes *choses-sans-nom* qu'on porte en nous, troubles indicibles, innombrables et irrépertoriables. Débris dépouillés et choisis du réel, desquels nous avons fait l'expérience, et qui se sont écrits en nous par le biais d'un choc, conscient ou inconscient. *Ce que je suis* se fabrique grâce à de multiples combinaisons possibles, précaires et spontanées de ces *choses-sans-nom*. *Ce que je suis* aurait pu être tout autre, si ce qui se passe entre mon environnement, les objets et moi était différent, ou si eux-même l'étaient dans mon souvenir, ou l'avaient réellement été. Il y a tant de croisements possibles entre ces *choses-sans-nom*, autant que de possibilités d'être et de façons de voir le monde.

Je suis une coquille remplie par le fourmillement de ces choses qui me composent. C'est là, à leur intersection, que je marche, je pense, je parle. Une phrase est dite, et dans sa fragilité, elle raconte tout.



perspective n°2

– Prendre une photographie mentale du réel, c'est encore un acte possible pour tout un chacun. Enregistrer un instant, pour avoir la possibilité de se laisser glisser dans un voyage qui permettra de l'éprouver une nouvelle fois. Défroisser le temps. Déplier ses plis et ses replis où des fragments d'instants résident. Une fois passé le réel est mort — physiquement mort — il ne réapparaît qu'avec la mémoire, les mots et les objets.

Devant moi il n'y a rien, mais j'aime beaucoup.

J'avais d'abord décidé de régulièrement prendre note du réel dans un cahier. Écrire des mots ou des phrases qui seraient les grandes lignes du quotidien. Par cette entreprise je croyais écrire le réel. Noter ses éblouissements et ses zones d'ombres, sa complexité et sa neutralité, ses termes et sa continuité. Copier le réel par mes yeux et le coller en l'écrivant.

Annoter en bas de page l'histoire qu'est le réel. Le temps qui passe, les instants qui s'enchainent, les visages qui se croisent, les détails qui s'accumulent. Commenter des bribes, qui feront partie de l'histoire, mais en tout petit.

Comme un livre qu'on a lu il y a longtemps et dont on garde intact son impact et le désir de s'y reconfronter, je cède à la tentation de lire pour la première fois ces notes et de replonger dans ce réel mort.

Bien sûr que je me souviens, mais ce que j'ai moi-même écrit me paraît aujourd'hui erroné ou teinté ; je reconnais mal ce *j'ai connu*. Il me semble que ces notes ne soient pas la reproduction exacte et complète du réel. En lisant j'ai pris mon stylo et j'ai modifié des mots, en ai rayé certains et ajouté d'autres. Mon entreprise devait être plus vaste. Ne pas choisir de donner une seule possibilité de lecture de ce qu'est le réel. On ne peut manifestement pas réanimer ses photographies mentales, on les dédouble en en fabriquant différentes autres versions.

Écrire le réel, cela n'a pas de réalité.

– Céder au désir d'une histoire qui n'aura pas lieu.

Devenir le dernier homme, celui aux envies d'annihilation, et alors devenir le premier homme. Ce monde dans lequel je vis ne sera détruit que fictivement. Rien ne sera supprimé, ni même touché, cette destruction ne sera que la projection de mon histoire.

Mes yeux, mes mains et mon esprit font table-rase de tout ce que je connais, tout ce dont j'ai déjà fait l'expérience, des livres, des rencontres et des villes dans lesquelles mon corps s'est tenu. Couper la vie de toutes les choses, d'un coup sec. Les laisser tomber au sol puis se faner avec le temps qu'il leur faudra. Les choses se dessèchent et perdent leurs couleurs et leur forme, elles se mêlent à la terre et s'y confondent. Ensuite je prends leur place, au ras du terrain, c'est là que je me déploie.

Voilà. Le monde est de nouveau vierge.

Je vis face à lui et je le réinvente — le champ des possibles s'élargissant et se développant en tous sens ; aboutissant quelquefois à une certitudes. Je vais fabriquer ces choses, les mœurs les valeurs les technologies l'Histoire etc...

Mais avant d'entreprendre la fabrication de quoi que ce soit de visible ou de palpable, j'ai décidé de me promener jusqu'à épuisement — c'était un peu utopique, il m'a fallu aussi contempler avidement le même espace longtemps. Beaucoup de choses sont variables en lieu, et en temps.

Au bout de quelques jours, nommer ce que je voyais m'a semblé nécessaire au bon fonctionnement de mon entreprise. Est-il possible de vivre sans les mots s'il m'est impossible de réfléchir sans. C'était donc la première chose à entreprendre : laisser lentement s'écouler les images de mon oeil à ma bouche, puis à ma main et au signe. Pouvoir mettre un mot sur une image pour la définir, et de la même, pouvoir mettre une image sur un mot qui le définirait aussi.

L'Est. Qu'est-ce que *l'Est* ? Je voudrais nommer mon positionnement mais rien ne m'autorise autour de moi à affirmer que ceci est *l'Est* ou que ça ne l'est pas. Où est *l'Est* ? *L'Est* est partout. Certaines choses sont si difficiles à raconter, pourquoi.

Il faut regrouper les choses, former des familles.

Organiser les images, les sons, les sensations et les sentiments, toutes ces choses. Créer mentalement une articulation par familles thématiques. Si ces choses sont cohérentes les unes avec les autres, alors leurs noms le seront aussi. Il peut y avoir des familles déterminées par leurs aspects formels, d'autres qui répondent à des critères de contenu, ou certaines organisées intuitivement, ou selon un système différent. Néanmoins, il arrive quelquefois qu'une chose change de famille si celle-ci ne lui convient pas. Cette chose change alors d'environnement, donc de nom. Il y a des idées que j'ai eues et avec lesquelles je ne suis plus d'accord simplement parce que mon langage a évolué. Il y a aussi des idées que je n'ai pas encore eues parce que je n'ai pas les mots pour les construire.

Je suis heureux puisque mon langage est comme ce monde, il est variable.

perspective n°4

– Faire partie d'une histoire où chaque joueur s'inscrit dans un rôle défini. Il y a les acteurs, et d'autre part, les spectateurs qui prennent part à ce jeu en y réagissant.

Je suis fasciné par les acteurs, par la spontanéité et la rapidité avec laquelle ils fabriquent de la parole. Séduit donc muet. Qu'importe le sujet vers lequel nous sommes entraînés, ils ont quelque chose à dire dont le temps dépasse celui de mes formules de politesse. C'est tout.

Vingt ans à ce rythme là auraient eu la peau de n'importe qui. Prendre part à une discussion comme on assiste à un battle : faire tourner sa tête. Vers l'acteur le plus offensif, celui qui s'impose, celui qui résonne le plus dans l'espace. Je fais partie de la majorité passive. J'ai essayé d'être un acteur mais je constate que je n'arrive pas à céder à l'affolement ni à l'excitation. Ma vie est lente.

J'ai cessé de jouer pour commencer à ne plus rien faire de visible — ne plus réagir aux acteurs, croiser les mains derrière le dos m'éloigner un peu de la scène pour avoir une vue d'ensemble, et c'est tout. Réfléchir à un autre jeu où on dialoguerait différemment. Fusionner les deux camps. Me réorienter de façon à stimuler une autre forme de langage.

Il m'est apparu très vite que différentes phrases, mots ou gestes pouvaient se regrouper derrière un seul mot. Un mot suffisant à raconter une histoire, illustrer une idée ou un avis, donner une réponse. Un mot choisi qui ne pourrait évidemment pas tout dire mais qui donnerait déjà des pistes conséquentes. Un mot ne dit rien spécifiquement, il en dit long, c'est tout.

Préserver ce va-et-vient entre les acteurs, cet échange caractéristique à la construction d'une discussion. Mais le ralentir. Pour que le mot dit soit le résultat d'une longue recherche mentale. Le silence serait en fait très présent. Et plus important que le son d'une voix, car c'est lui qui dédoublerait le monde par le temps, et la concentration qu'il impose. L'imagination de chacun permettant des discussions à plusieurs entrées, des mondes possibles. Et j'aime ça moi, quand on vit doucement un phénomène.

Le langage serait une création continue relativement informelle car les mots sont chargés d'images, d'expériences, de sensations vécues propres à chacun. Ainsi, en disant un mot, chacun relancerait les deux histoires : celle collective et sonore, et celle que chacun construirait en parallèle.

La conversation serait plus inattendue et plus surprenante. Son sujet serait progressivement amené et absorbé différemment par toutes les personnes impliquées. On parlerait pour définir et construire de quoi on parle.

Créer un espace de langage pour arriver à la solitude heureuse de chaque être humain. Voilà c'est tout.

